



HAL
open science

Les petits contre les grands

Éric Dubreucq

► **To cite this version:**

Éric Dubreucq. Les petits contre les grands. Le Télémaque. Philosophie, Education, Société, 2023, N° 62 (2), pp.101-113. 10.3917/tele.062.0101 . hal-04062968

HAL Id: hal-04062968

<https://hal.science/hal-04062968>

Submitted on 11 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

DOSSIER – MODERNES, ANTIMODERNES : LITTÉRATURE ET ÉDUCATION

Les petits contre les grands

Résumé : *Le roman de Louis Pergaud, La guerre des boutons, propose une peinture de l'enfance. Sa truculence le fait souvent assimiler à un récit dénonçant le poids des mœurs traditionnelles sur l'éducation : à ce titre, c'est un roman moderne. Je montrerai que, si le souci qu'exprime Pergaud face à une enfance en butte à la guerre que lui livrent les adultes est bien moderne, il en donne aussi une représentation antimoderne. Son pessimisme face à la séparation des mondes adulte et enfantin et sa vision d'une enfance hantée par le mal des guerres intestines portent aussi bien contre les promesses de progrès de la modernité et contre celles de l'éducation : elles forment les traits antimodernes d'une critique moderne de la modernité.*

Mots clés : enfance, éducation, littérature, guerre, modernité, modernes, antimodernes.

Peut-on parler d'une moderne antimodernité de Louis Pergaud, plus précisément de sa *Guerre des boutons* ? Antoine Compagnon a relevé six traits caractéristiques des "antimodernes", ces modernes résistant à la modernité : contre-révolution, anti-Lumières, pessimisme, péché originel, sublime et vitupération, autant de thèmes ou de figures d'une critique moderne de la modernité¹. Aucun ne semble à première vue convenir au Franc-Comtois, d'abord instituteur puis, monté à Paris, devenu l'écrivain qu'il rêvait d'être. Prix Goncourt en 1910 pour le recueil *De Goupil à Margot*, un recueil d'histoires mettant en scène – comme d'autres de ses œuvres² – des animaux plus que des humains, il disparut au front le 8 avril 1915 lors de l'assaut de la côte 233 de Marchéville dans la Meuse.

*La guerre des boutons*³ semble n'être que l'un des romans modernes qui, du XVIII^e siècle au début du XX^e siècle, prennent pour personnages principaux des enfants. Mais son originalité, j'en fais l'hypothèse, est d'offrir sous une forme

-
1. A. Compagnon, *Les antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005.
 2. Voir *La revanche du Corbeau* (1911), *Le roman de Miraut* (1913) et *La vie des bêtes* (posthume, 1923). On ne sait, bien sûr, ce que Pergaud aurait écrit s'il avait survécu à la guerre – mais il préparait un *Lebrac bûcheron* et le roman d'un chat, *La grande équipée de Mitis*.
 3. L. Pergaud, *La guerre des boutons. Roman de ma douzième année*, Paris, Mercure de France, 1912. Il existe plusieurs éditions des œuvres de Pergaud, principalement : *Œuvres de Louis Pergaud*, Paris, Mercure de France, 1932, rééd. 1948, 4 vol. ; *Œuvres de Louis Pergaud*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1954, 1 vol. ; *Œuvres complètes* [édition du cinquantenaire], Saint-Cloud, Éditions du Burin, 1963-1966, 7 vol. ; *Œuvres complètes*, Paris, Livre Club Diderot, 1970, 1 vol. ; *Œuvres complètes*, Paris, Mercure de France – Club de l'honnête homme, 1975, 5 vol. ; *Œuvres Complètes*, Paris, Mercure de France, 1987, 1 vol.

littéraire une critique de l'expérience moderne de l'enfant et de l'éducation. Pergaud le souligne, l'enfance forme une société séparée, un « monde [...] à part » dont les membres font tout leur possible pour se soustraire à la vue des adultes⁴. Comment alors ceux-ci pourraient-ils jamais connaître et éduquer les enfants ? L'emprise exercée par les adultes sur les plus petits, justifiée par le souci moderne des enfants, suscite chez eux une hostilité : à mesure que ce pouvoir s'étend sur eux, il leur inspire une répulsion qui tourne la société des enfants contre les grands. Mais de qui l'enfance tient-elle son penchant guerrier, sinon du monde adulte contre lequel elle lutte, en en perpétuant du même coup les combats traditionnels ? En lutte contre celui des grands, le monde des enfants y reste pourtant arrimé et ne s'en sépare qu'en le reproduisant. L'expérience de l'enfance, dans cette perspective, tire son existence de celle qui la repousse, mais dont elle ne s'éloigne qu'en la répétant.

Éclairer cette tension conduit, au-delà de la truculence voulue du récit, à y apercevoir trois guerres. La vie joyeuse et haute en couleur de *La guerre des boutons* contient, tout d'abord, la part d'ombre d'une enfance meurtrie par la guerre que leur livrent les adultes : le souci de l'enfance est ici moderne. Par suite, son monde s'organise dans la guerre qu'elle mène contre celui des grands : vision pour ainsi dire désenchantée de la modernité. Enfin, la guerre qui règne entre les petits, si elle offre un miroir critique du monde des adultes, n'en reproduit pas moins, comme on le verra, ses propriétés : le pessimisme opposé à la modernité prend son ancrage dans une réflexivité proprement moderne.

La guerre contre l'enfance

La mise en scène romanesque d'enfants maltraités n'est en 1912 pas nouvelle et Pergaud en hérite. Ainsi souligne-t-il l'engagement pris par Jules Vallès, dans *L'enfant*, de « défendre le droit de l'enfant comme d'autres le droit de l'homme » et sa manière d'ouvrir la voie aux « autobiographies d'enfants malheureux » comme « *Le petit Chose* de Daudet, *Fil de fer* de Rictus »⁵. Mais, là où Vallès instruit le procès de la famille et son éducation, de l'école et ses inculcations et de la société – autant de « vigoureux coups de bélier dans les institutions qu'il a voulu battre en brèche »⁶ –, Pergaud prétend peindre la réalité. Il se tient aux côtés d'Alfred Machard, auteur de la série des romans et récits réunis sous le titre *L'épopée au faubourg*⁷ : à celui-ci les « mômes » de la ville, à lui, la « marmaille des champs » et, dans les deux cas, « l'amour de la vérité », « l'exaltation de la vie », le commun « dégoût de la fadeur et du déjà lu », « l'horreur des resucées et des conventions »⁸. De là, j'y reviendrai, les critiques qu'essuyèrent ces

-
4. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, in *Œuvres complètes*, édition du cinquantenaire, t. IV, p. 113. C'est cette édition du texte que nous citons.
 5. L. Pergaud, « Opinions de Louis Pergaud sur quelques-uns de ses contemporains », in *Œuvres complètes*, Paris, Mercure de France – Club de l'honnête homme, 1975, t. V, p. 407-408.
 6. *Ibid.*, p. 408.
 7. A. Machard, *L'épopée au faubourg. Récits et romans de Paris*, Paris, Éditions Diderot, 1946, 2 vol.
 8. L. Pergaud, « Opinions de Louis Pergaud sur quelques-uns de ses contemporains », p. 395.

deux auteurs. Représenter le « monde enfantin »⁹, c'est montrer ce que les adultes leur font subir et, en retour, faire porter la critique sur le monde adulte tout en révélant crûment ce que l'expérience de l'enfant contient et exprime de violence.

La guerre des boutons fait une large place aux corrections que les grands infligent aux petits. Lebrac, vaincu et fait prisonnier par les Velrans, a été délesté de tous ses boutons et agrafes : il reçoit une volée de coups en rentrant chez lui. Son père, « saisissant dans le fagot entamé près de la cheminée un raim de coudre souple et dur », lui « arrach[e] la chemise », « jet[te] bas [s]a culotte » et « administr[e] à son rejeton qui se roul[e], se tor[d], écum[e], râ[le] et hurl[e] à faire trembler les vitres, une de ces raclées qui comptent dans la vie d'un môme »¹⁰. Exagération et volonté de pittoresque ? En partie, sans doute¹¹. Mais le lendemain au réveil, Lebrac, portant « les mains à son derrière qui était chaud et douloureux », y aperçoit le résultat : « C'était rouge avec des raies violettes »¹². Certes, les coups reçus des Velrans n'y sont pas pour rien, mais il ne s'en est pas moins fait « taugner »¹³, ce qu'il confirme à ses compagnons, avec un mélange de résignation et de forfanterie : « Ben oui ! [...] j'ai reçu la danse. Et puis quoi ! on n'en meurt pas "pisque" me voilà ! »¹⁴. L'une des dernières scènes du livre appliquera la même leçon à toute l'armée des Longeverne. Mais les punitions sont-elles, au moins, justes ?

La trahison de Bacaillé ayant été dévoilée, les valeureux soldats de Lebrac châtient brutalement le coupable. Son père ayant menacé tout le village d'un « procès » et prononcé les mots de « dommages-intérêts »¹⁵, les repréailles prennent des proportions homériques :

De toutes les maisons du village, des cris, des hurlements, des vociférations, des râles, mêlés à des coups de pieds claquant, à des coups de poings, sonnante¹⁶, à des tonnerres de chaises et de meubles s'écroulant, se mariaient à des jappements épouvantables de chiens se sauvant, de chats faisant claquer les chatières pour le plus effroyable charivari qu'oreille humaine pût rêver¹⁷.

Certes, Pergaud accumule les hyperboles dans sa description : les « rugissements », « cris de putois », « meuglements », « hurlements », « piailllements », « pleurs » et « grincements de dents »¹⁸ s'ajoutent à la cacophonie des coups. Reste néanmoins une vérité toute crue : « [...] on les battait, on les rossait, on les étrillait,

9. *Ibid.*

10. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 53.

11. Voir *ibid.*, p. 103 : Lebrac, expliquant à ses troupes comment chiper des sous à leurs parents, leur donne ce conseil : « [...] on gueule avant que les vieux ne tapent, on gueule tant qu'on peut et ils n'osent pas taper si fort ».

12. *Ibid.*, p. 55-56.

13. *Ibid.*, p. 57.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 239.

16. Le pluriel aux mots « pieds » et « poings » ainsi que la virgule après ce dernier figurent dans l'édition originale de *La guerre des boutons* (1912, p. 348) ainsi que dans la plupart des éditions ultérieures.

17. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 240.

18. *Ibid.*

on les assommait »¹⁹. L'excès et le procédé comique n'ont pas pour fonction de dissimuler ou de rendre acceptables les coups qui pleuvent dru sur les enfants, ni de les justifier ou de les relativiser : ils relèvent aussi d'une intention réaliste. Car ces mêmes adultes, loin de n'être scandalisés que par les exactions de leur progéniture, défendent avec égoïsme leurs intérêts menacés d'un procès en dommages et intérêts par le père Bacaillé : « [...] dame ! quand il [était] question de leur faire desserrer les cordons de la bourse, cela n'allait point »²⁰. C'est un déchaînement de colère et de vengeance, et non un procédé d'éducation cherchant à inculquer le respect des personnes par les punitions corporelles : « [...] les paternels y allèrent sans se retenir (les questions d'argent ayant été évoquées), à grands coups de poings et de pieds²¹ ; les mères » – dont on n'avait jusqu'alors presque pas entendu parler – « s'en mêlaient aussi, farouches, impitoyables sur les questions de gros sous », et seules les sœurs tentent en vain d'intercéder pour « qu'on ne tuât pas pour si peu leur pauvre petit frère »²². Les adultes, dans ce roman, n'y vont pas de main morte.

Quoi que l'on pense des exactions des troupes de Longeverne et de Velrans – on imagine, si cela se produisait de nos jours, les réactions des médias face à l'affaire et les dispositifs éducatifs où ils auraient à s'inscrire pour partager un vivre ensemble plus apaisé –, leurs parents ne valent guère mieux : « Tout de même, bon Dieu ! qu'il y a pitié aux enfants d'avoir des père et mère ! »²³. Aucun des deux mondes ne paraît offrir de salut et l'optimisme moderne est comme battu en brèche par avance. La critique du sort réservé à l'enfance, pour moderne qu'elle soit, se redouble pourtant dans la peinture des exactions enfantines, et relève alors, me semble-t-il, d'une forme moderne de pessimisme face à une modernité incapable de tenir ses promesses.

La guerre des deux mondes

La guerre dont il s'agit dans ce roman ne se déroule pas seulement entre les enfants, elle oppose aussi les petits et les grands. Dans ce conflit sans merci entre le monde enfantin et le monde adulte, il ne s'agit pas seulement de jeux interdits et de répression impitoyable. Toute l'éducation est marquée par l'hostilité, la méfiance et la détestation mutuelles.

Le père Simon en témoigne dès le début en interrogeant ses élèves sur des conditions d'accès à la citoyenneté dont les enfants se moquent comme d'une guigne²⁴. Soumis à la question, Camus croit pouvoir se déclarer citoyen : « Vous êtes citoyen, vous ! ragaie l'autre, cramoisi de colère, eh bien ! oui, il est joli le citoyen !

19. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 240.

20. *Ibid.*, p. 239.

21. Le pluriel figure dans l'édition de 1912, p. 349.

22. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 240.

23. *Ibid.*, p. 251.

24. *Ibid.*, p. 31 : « Citoyen ! citoyen ! pensaient les autres, moins ahuris, qu'est-ce que ça peut bien être que cette saloperie-là ? ».

vous m'en faites un propre de citoyen!»²⁵. La leçon d'instruction civique paraît alors avoir pour objet d'inculquer aux enfants qu'ils ne sont pas détenteurs de droits face aux adultes qui les soumettent et les contraignent, en attendant le beau jour où devenus grands ils pourront en faire autant. Vient ensuite le tour de Lebrac, dont le cahier est plus que tout autre « lamentable »²⁶ (il a copié son devoir et oublié d'y glisser le montant habituel de fautes et d'erreurs), d'être « amené au tableau » tel le condamné traîné sur l'échafaud²⁷. Le père Simon lui ayant demandé qui a inventé le mètre, il s'égaré quelque peu et transforme Delambre – qu'il associe « aux pipes en écume » dans la « vitrine du buraliste » – et La Condamine qu'il réduit à son début en « Lécume et Lecon »²⁸. La fureur du maître s'abat, implacable, sur lui – inculpé d'irrespect et de paresse, il est menacé de « retenue de quatre à six tous les soirs »²⁹ – et répand une terreur universelle sur la classe³⁰.

On serait tenté de répliquer que nul enseignant ne céderait de nos jours à ce travers coupable, que tous assureraient les enfants qu'ils sont des citoyens “en devenir”, voire d'ores et déjà à part entière³¹. Mais comment réagiraient-ils face à des enfants jouant à la guerre des boutons ? La douceur et l'affirmation de la dignité enfantine procèdent bien du souci de leur inculquer des mœurs paisibles. Mais, si la proscription définitive des violences et des humiliations est un réel progrès, celui-ci n'en reconduit pas moins une volonté de transformer les enfants en êtres conformes à des exigences adultes. Le conflit, sans doute, ne résulte plus des agressions de maîtres brutaux, mais la pression d'une influence amicale et bienveillante tente, elle aussi, de réprimer des pulsions de violence chez les enfants. Et celles-ci, quand bien même les adultes dans l'école n'en donnent plus l'exemple, ne paraissent pas avoir disparu. Du reste, celui que Pergaud appelle à deux reprises un « brave homme »³² est-il un imbécile ou un sadique ? C'est, quoi qu'il en soit, un personnage ridicule et dangereux. Ses élèves, venant de prendre possession de

25. *Ibid.*, p. 32.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*, p. 33.

29. *Ibid.*

30. *Ibid.* : « Le tonnerre de Zeus, tombant sur l'Assemblée, n'eût pas provoqué stupeur plus profonde. Tous restaient écrasés par cette épouvantable menace ». Lebrac, s'étant attiré l'ire du père Simon, sera ensuite dénoncé par lui à son père, qui demande à l'instituteur de multiplier les punitions et promet de le « soigner ce soir » (*ibid.*, p. 51).

31. C'est-là une différence notable entre le roman de Pergaud et le film qu'Yves Robert et François Boyer en ont tiré : voir *Portrait souvenir : Louis Pergaud*, réalisé par Jacques Demeure, première diffusion le 19 mars 1962, en ligne : <https://madelen.ina.fr/programme/louis-pergaud>. Pergaud, explique Robert, « présente l'instituteur comme un vieux bonhomme grincheux et embêtant », ce qui, selon Boyer, « est un des aspects périmés du roman, [...] un des aspects par lesquels Pergaud n'est plus actuel ». Robert l'approuve et ajoute que Pergaud « annonce les méthodes nouvelles ». Par là s'explique que leur film, sans trahir entièrement le roman (ce que feront cinquante ans plus tard deux films navrants de bons sentiments), adoucisse ce personnage et édulcore cette guerre entre les deux mondes.

32. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 113 et p. 157.

leur trésor, arborent-ils des « frimousses » épanouies, il éprouve le besoin, sorte de Homais devenu instituteur, de pondre une théorie des humeurs enfantines :

C'est étonnant, pensa-t-il, combien le temps, le soleil, l'orage, la pluie ont d'influence sur l'âme de l'enfant ! Quand il va tomber ou pleuvoir, on ne peut les tenir, il faut qu'ils bavardent et se chamaillent et se remuent ; quand une série de beau temps s'annonce, ils sont naturellement travailleurs et dociles et gais comme des pinsons³³.

La condamnation de Pergaud n'est peut-être pas absolue. « Le cerveau farci de pédagogies fumeuses » du père Simon ne « soupçon[n]e guère les causes occultes et profondes de la joie de ses élèves », car c'est un « brave homme » que ses études ont embrouillé et qui « cherch[e] midi à quatorze heures »³⁴. Mais plus qu'à une erreur, il succombe à l'illusion inhérente à un mode de compréhension de la vie enfantine, celui de la pédagogie inculquée aux instituteurs de cette époque, dont Pergaud a fait partie et qu'il juge avec sévérité :

La pédagogie que j'ai pratiquée après l'avoir subie est sans doute une fort belle science, mais je n'en connais guère de plus vaine, de plus creuse et de plus futile.

Toutes les méthodes sont, permettez-moi le mot, de la f... ichaise ; je veux dire qu'avec un élève intelligent elles sont toutes bonnes et avec un croûton, elles sont toutes mauvaises... jusqu'à ce qu'on ait trouvé la bonne³⁵.

Si l'intérêt introduit l'égoïsme et la violence dans les rapports familiaux, la pédagogie elle aussi vient fausser les relations entre adultes et rendre impossible une expérience commune et partagée. Quand bien même elle serait la plus rationnelle des sciences, il se pourrait qu'elle ne rende pas les maîtres compréhensifs. Au contraire paraît-elle exiger chez eux un discernement et une lucidité préalables, sous peine de produire les pires effets. Que leur tête soit bien pleine n'assure nullement qu'elle soit bien faite. Cette qualité du maître n'est pas seulement une autre condition nécessaire, elle est une propriété déterminante sans laquelle l'intelligence scientifique la plus élevée peut verser dans le plus sombre crétinisme. S'ils sont empreints de colère et de malveillance, la science les y confortera par ses prétentions rationnelles. Pergaud, instituteur formé à l'École normale de Besançon, ne se fait pas d'illusion sur la valeur de ce métier qu'il critique d'autant plus que le risque y est grand d'y maltraiter ces enfants dont tout indique qu'il les aime. Écrivant en 1904 à Rouger, directeur de l'École normale, il avoue avoir peur de s'« encroûter » en se « donnant trop » à sa classe et craindre de finir, « après vingt-cinq ans de service », comme « trois ou quatre vieux instituteurs » devenus des « Homais accomplis sans personnalité aucune », qui « élèv[ent] leurs enfants à la “*Jacques Vingtras*” »³⁶. Ayant

33. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 113.

34. *Ibid.*

35. L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, in *Cœuvres complètes*, édition du cinquantenaire, t. III, p. 167. Ce texte est celui d'une conférence donnée par Pergaud le 18 février 1914, dans laquelle il répond à un critique (voir ci-dessous).

36. L. Pergaud, *Correspondance*, in *Cœuvres complètes*, édition du cinquantenaire, t. VI, lettre n° 8, 4 janvier 1904, p. 23.

« abandonn[é leur] “moi” au courant polisseur du métier », ils ne sont plus qu’« une pierre plate au fond de la rivière universitaire »³⁷. Le centre de leur personnalité, le moi, le cœur de leur être s’est desséché, il ne reste que le titre et la fonction garantis par la science pour leur donner consistance. Ainsi sont-ils devenus « cassants dans leurs affirmations absurdes de lieux communs » : « tout dénote en eux l’individu sûr de soi, l’homme qui s’estime supérieur, le minuscule Pic de la Mirandole, lumière du village où vaticine la pédanterie »³⁸. Curieux métier qui endurec peut-être jusqu’aux plus braves des êtres.

Mais que l’on mesure bien le paradoxe. La meilleure des pédagogies, la science la plus élevée et la plus nécessaire aux maîtres pour comprendre les enfants, leur vie intime et leur expérience deviennent, entre les mains de ceux que la médiocrité et les petitesse de la vie ont aigris, une arme d’oppression d’autant plus redoutable qu’elle porte en elle sa propre justification. Le père Simon peut donc bien être un brave homme, et de même les parents des Longeverne et des Velrans. Leur rapport à l’enfance est corrompu par les préjugés qui portent l’un à théoriser stupidement ce qu’il ne comprend pas, les autres à vouloir que leurs enfants soient bien élevés sans retenir en eux colères et excès. À l’intelligence de la science comme aux habitudes familiales, il manque les lumières d’une compréhension qui pourrait partager avec les plus petits une expérience *commune* : l’insuffisance des Lumières, leur défaut intrinsèque, reconduit une critique de la modernité. Reste alors à discipliner les enfants, à les mettre au travail, à les rendre dociles, doux et bons, à les réprimer et les contrôler. L’intelligence pédagogique et l’éducation familiale, aveuglées par la vie et les soucis des adultes, déchoient dans l’exercice d’un pouvoir dont l’extension semble illimitée. Car le savoir et les principes, la science et les valeurs dont ils se sentent dépositaires justifient chez eux un droit coléreux de venger les incartades, ou tout au moins de les réprimer pour le bien des enfants, et une autorité sans partage, au mieux bien intentionnée. Par là s’introduit une scission entre les adultes censés éduquer les enfants, et ces mêmes enfants qui ne peuvent que rejeter leur emprise. Le monde des enfants, à l’époque moderne, se sépare du monde des adultes, et c’est ce dont Pergaud, le premier peut-être, propose la description dans son roman.

La guerre des enfants

Qu’est pourtant ce monde, chargé de toute une nostalgie et du désir de faire le « roman de [sa] douzième année », sinon un monde lui aussi livré à une guerre tout aussi essentielle ? On voit en général dans *La guerre des boutons* la drôlerie et la fraîcheur d’une enfance restituée dans une singularité que vient encore renforcer l’apparente exclusion des adultes. Dans ce récit, comme dit Rabelais, ne doivent pas « entre[r] » les « hypocrites, bigotz, vieulx matagots, marmiteux borsouflez »³⁹, mais

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*

39. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, exergue.

des lecteurs prêts à en accepter l'originalité. Mais quelle est cette vie originale de l'enfance, est-elle si indépendante du monde des adultes ? La volonté de retrouver l'expérience authentique ou véritable de l'enfant, phénomène proprement moderne tant sous les formes rationnelles ou scientifiques que je viens d'évoquer que sous celles, romantiques ou esthétiques, se retourne dans le constat, que je vais examiner, de sa corruption originaire.

D'emblée, la frontière entre les petits et les grands paraît infranchissable, tant les enfants se refusent à toute observation. Plus exactement, ils apprennent très tôt à ne pas livrer leur propre vérité aux adultes trop curieux. Leur seule présence provoque en eux la dissimulation :

Comme si les enfants, vite au courant des hypocrisies sociales, se livraient en présence de ceux qui ont sur eux une parcelle d'autorité. Leur monde est à part, ils ne sont eux-mêmes, vraiment eux-mêmes qu'entre eux et loin des regards inquisiteurs ou indiscrets⁴⁰.

L'enfance, donc, aime à se cacher. La première difficulté est celle, éthologique, de l'observer sous les masques qu'elle prend. L'opération suppose d'abandonner toutes les prétentions d'éducation et de transformation, de contrôle et de direction qui en abolissent la spontanéité. Le pouvoir que les grands exercent sur les petits vicie leurs relations : l'invention moderne de la pédagogie fait perdre un naturel et une familiarité désormais rejetés dans un passé révolu. Certes l'éducateur agit sur les enfants "pour leur bien", mais ce faisant, et quel que soit son degré de bienveillance, son action normative et sa volonté de les éduquer cherchent à les modeler et provoquent le divorce. L'image qu'il se fait de l'enfance vient nécessairement peser sur elle pour la configurer. Et il en va de même, signale Pergaud à l'occasion de la controverse qui l'oppose au romancier Léon Frapié, des visions idylliques ou romantiques de l'enfance. Celui-ci, dans sa critique de *La guerre des boutons*, reproche à son auteur de n'avoir pas su s'« interdi[re] un excès de réalisme » en peignant ses personnages, de s'être limité à « les photographier crûment sans le trucage d'une grande pitié »⁴¹. Ayant refusé de « présenter les enfants, même les plus tarés, de façon à les faire aimer, à les faire plaindre », il aurait échoué à produire « l'émotion », cette « révélation faite à la sensibilité du lecteur »⁴². Mais, rétorque Pergaud, l'auteur des « gosses de la *Maternelle* » (prix Goncourt 1904) croit fermement devoir infliger à ses lecteurs « des gosses truqués par la Pitié [...] de M. Léon Frapié »⁴³. Il substitue de faux enfants aux vrais, qu'il « n'a jamais vus, même de sa fenêtre » et qui « se moquent largement de toute pitié littéraire »⁴⁴. La « recette » par laquelle il espère « transformer en monument esthétique son mortier enfantin »⁴⁵ est de « se répandre en longues exclamations [de] rechercher

40. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 113.

41. L. Frapié, « Lettre au courrier littéraire du *Temps* », 21 novembre 1912, reproduite dans la « Lettre au directeur du *Mercure* » de Pergaud, in *Correspondance*, lettre 77, décembre 1912, p. 86.

42. *Ibid.*

43. *Ibid.*, p. 87.

44. *Ibid.*, p. 88.

45. *Ibid.*, p. 87.

les faciles effets de larme à l'œil [de] geindre à pleines lignes et [de] faire gnangnan à toutes les pages»⁴⁶. Son style est à la littérature comme un chromo du Mont Saint-Michel comparé à la peinture du Quadrocentto.

Or, de même que ce trucage de l'enfance n'a pas d'autre but que de complaire à des adultes que leur propre bonté rassure et conforte dans leur assurance, la pédagogie peut aussi se réduire à ne vouloir fabriquer qu'un enfant conforme à l'idée de ce qu'il doit être, un enfant idéal sans rapport avec l'enfance réelle. Elle participe alors d'une hypocrisie inhérente au pouvoir qu'elle exerce, et qui est d'ailleurs nécessaire :

Le seul résultat appréciable auquel on aboutit, c'est de rendre l'enfant hypocrite et dissimulé, ce qui d'ailleurs, ne nous en plaignons point, est une attitude nécessaire et même indispensable à la bonne marche de la vie sociale⁴⁷.

Semblable à la littérature frelatée, l'éducation rendue aveugle à l'enfance par ses propres intentions fabrique, elle aussi, des enfants en toc : la recherche moderne de l'enfance authentique se retourne dans le discernement de sa part corrompue, celle-là même que l'éducation moderne prétend surmonter. Sous son influence, « même les plus âgés » d'entre eux prennent « inconsciemment, naturellement » une posture imitant l'image fautive d'eux-mêmes à laquelle on veut les conformer⁴⁸. C'est, explique Pergaud, une sorte de « mimétisme moral qui fait que le sujet adopte le langage et la tenue du milieu dans lequel il se trouve »⁴⁹. « À la maison, à l'école, à l'église, chez les voisins », il adopte « une certaine attitude », celle qui « est de mise », « un certain langage » qui « est de règle » et « s'y conform[e] »⁵⁰. Le problème éthologique⁵¹ posé au romancier de l'enfance tient à ce que la présence de l'adulte engendre immanquablement une scission dans le sujet enfantin, un dédoublement entre ce qu'il est spontanément et la mise en scène qu'il produit pour qui l'observe ou l'éduque. L'éducation produit cet effet en cherchant à modeler des enfants bien élevés⁵². Peindre l'enfance telle qu'elle est s'avère donc bien plus difficile qu'on ne pourrait le croire. Il faut pratiquer un regard lointain, se garder de toute intrusion, ou se fonder sur ses souvenirs, mais à la condition de ne pas y porter un regard trop déformant et moralisateur. Car ce n'est qu'« une fois seul avec lui-même ou avec ses pairs » qu'un enfant « se reprend et se montre tel qu'il est avec ses désirs vifs, ses besoins pressants et sa dévorante activité »⁵³. En d'autres termes, la socialisation

46. *Ibid.*, p. 88.

47. L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, p. 167.

48. *Ibid.*

49. *Ibid.*

50. *Ibid.*

51. On sait que Pergaud, dès l'École normale, s'est intéressé à la vie animale et aux comportements des bêtes (voir P. Gamarra, « Préface » aux *Œuvres complètes* de Pergaud de 1970, p. xix).

52. Voir L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, p. 168 : « À la campagne, de même qu'en ville, les papas et les mamans veulent qu'on dise que leurs enfants sont polis et bien élevés, et ils y tiennent la main, voire la trique ». Et quand bien même on n'y emploierait pas la force, on n'en réprime pas moins certaines tendances.

53. *Ibid.*, p. 167.

des petits par les grands ne les laisse jamais intacts et fait toujours sentir ses effets. Elle interdit la transparence en interposant l'obstacle des apparences à maintenir. De là un malaise proprement *moderne* dans l'éducation qui, réprimant la part spontanée, sauvage et brute de l'enfance, secrète parfois la rancune et insinue le regret des élans les plus instinctifs. Elle avive le désir de retrouver, dans sa pureté, l'expérience de l'enfance. Mais, en s'efforçant de porter le regard jusqu'à l'intime de l'être enfantin, elle renforce pourtant son retrait et sa dissimulation. Elle ne peut ce faisant que truquer les relations entre petits et grands. Elle porte donc, en son sein, une critique de soi qui n'est pas moins moderne dans son opposition à l'éducation moderne que sa tendance à instaurer un monde authentique de l'enfance.

Or, quels sont donc les traits principaux de cette vie enfantine propre à un monde soustrait au regard des adultes? L'injure en paraît la catégorie première. Traités de « couilles molles »⁵⁴ par les Velrans, les Longeverne réagissent à la déclaration de guerre en s'infiltrant derrière les lignes ennemies pour répliquer : « Tou lé Velrant çon dé paigne ku ! ». L'affrontement tribal des deux armées répète à chaque engagement cette scène inaugurale, en échangeant autant de coups que de noms d'oiseaux :

— Ah ! Prussiens ! ah, salauds ! — triples cochons ! — andouilles de merde ! bâtards de curés ! — enfants de putains ! — charognards ! — pourritures ! — civilités ! — crevures ! calotins ! — sectaires ! — chats crevés ! — galeux ! — mélinards ! — combisses ! — pouilleux ! telles furent quelques-unes des expressions qui s'entrecroisèrent avant l'abordage.

Non, on peut le dire, les langues ne chômaient pas⁵⁵ !

La flétrissure et le déshonneur – et leurs opposés : la louange et l'honneur – sont l'enjeu propre de la bataille. Migue la Lune, soldat des Velrans fait prisonnier, voit ses vêtements dépouillés et saccagés. La logique de la surenchère qui s'installe ensuite – vol des pantalons et culottes, fouettages et humiliations⁵⁶ – révèle la loi implacable qui sous-tend la guerre⁵⁷. C'est celle de la rétribution et de la vengeance. Et que dire ensuite du châtement du traître Bacaillé, collectivement fouetté, couvert de crachats et renvoyé nu en ses foyers⁵⁸ ? La démesure provoque bien le rire ; elle n'en exprime pas moins une fureur et une férocité bien réelles.

54. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 15 : « Ils nous ont traités de cons, d'andouilles, de voleurs, de cochons, de pourris, de crevés, de merdeux, de couilles molles, de... ».

55. *Ibid.*, p. 120 ; voir p. 27-28.

56. *Ibid.*, partie I, chap. 5 ; partie II, chap. 5-6 ; partie III, chap. 6.

57. *Ibid.*, p. 126 : « œil pour œil, dent pour dent ! proféra le moraliste La Crique ».

58. On trouverait d'autres preuves de ce que le monde des enfants hérite en réalité ses caractères de celui des adultes. C'est le cas de la misogynie. Boulot ayant refusé d'ôter ses vêtements et de combattre nu par peur d'exhiber une tache de naissance, la discussion est engagée sur les "envies" : « [Camus : —] c'est ta mère qui a eu une envie quand elle était grosse : elle a eu l'idée de boire du vin et "alle" s'est grattée le derrière à ce moment-là. C'est comme ça que ça arrive. Et ça, ça n'est pas une mauvaise envie. Les femmes grosses, y en a qu'ont toutes sortes d'idées et des bien plus dégoûtantes, mes vieux ; moi j'ai entendu la bonne femme [= sage-femme] de Rocfontaine qui disait à la mère que y en avait qui voulaient manger de la merde dans ces moments-là ! — De la merde ! — Oui ! — Oh !... — Oui, mes vieux, parfaitement, de la merde de soldat et toutes sortes

De plus, les principaux traits du monde des enfants lui sont en réalité transmis par celui des adultes. C'est le cas de la guerre que les enfants de Longeverne mènent contre ceux de Velrans. Pourquoi est-elle si implacable ? C'est, apprend-on lorsque La Crique fait le récit de ses origines, qu'elle se poursuit depuis des générations, les enfants l'ayant héritée de leurs parents qui la tenaient eux-mêmes de leurs aïeux. Ce fut, raconte-t-il, dans ces temps lointains où la « sale maladie » de « La Murie » ravageait le pays en tuant bêtes et gens : les Velrans refusèrent d'« encrotter » une vache qui en avait crevé et se trouvait dans un « pâturage » qui leur appartenait, mais que les deux villages utilisaient⁵⁹. Les Longeverne furent condamnés à s'en occuper au prétexte que le terrain était leur, mais en obtinrent la propriété exclusive, leurs ennemis ayant perdu les procès qu'ils intentèrent à ce sujet⁶⁰. Batailles et rixes souvent meurtrières lors des mariages, des bals, des réunions de conscrits ou des processions religieuses devinrent comme des fêtes⁶¹. La guerre naquit *entre les adultes* avant que, s'étant « apais[ée] peu à peu », il ne restât plus que « les gosses qui devinrent les dépositaires de la vieille haine et les gardiens de l'honneur local »⁶². Ainsi le monde des enfants, tout séparé qu'il soit de celui des adultes, n'en reproduit-il pas moins la structure et la substance de leur monde.

L'expérience de l'enfance ne naît qu'en se séparant de celle des adultes, elle n'apparaît qu'en s'y opposant et en prenant le visage de l'hypocrisie et de la guerre. Mais elle intériorise ce faisant d'autres normes que celle que l'éducation parentale et scolaire veut leur inculquer : celles de l'hypocrisie et des conflits qui ont cours dans l'expérience des adultes. La guerre des boutons poursuit les guerres des adultes, elle s'inscrit dans celle des petits contre les grands tout en structurant le monde des

de saloperies que les chiens mêmes ne voudraient pas renifler de loin. — Elles sont donc folles à ce moment-là ? s'exclama Tétard. — Elles le sont pendant, avant et après, à ce qui paraît. — Toujours est-il que *c'est mon père qui dit comme ça* et pour quant à croire, j'y crois, on ne peut rien faire sans qu'elles ne gueulent comme des poules qu'on plumerait tout vif et pour des choses de rien elles vous foutent des mornifles. — Oui, c'est vrai, les femmes, c'est de la sale engeance ! » (*ibid.*, p. 60-61 ; je souligne). Tintin raconte comment, alors qu'ils gardaient les bêtes, garçons et filles ont joué aux épousailles et que, s'étant mariés, lui et son épouse sont partis comme en voyage de noces : « — Et puis ? — Et puis, je l'ai embrassée, pardine ! — C'est tout ! Tu y as pas mis ton doigt au... ? — Penses-tu, mon vieux, pour me l'emplier de jus, c'est bien trop sale ; ben y avait pas de danger, et puis qu'est-ce qu'aurait pensé la Tavie ? — C'est vrai que c'est sale, les femmes ! — Et encore ce n'est rien quand elles sont petites, mais quand elles "viennent" grandes, leurs pantets sont pleins de fourbi... — Pouah ! fit Tintin, tu vas me faire dégueuler. [...] Et sur ces réflexions misogynes, ils regagnèrent leurs pénates » (*ibid.*, p. 169).

59. *Ibid.*, p. 195-196.

60. *Ibid.*, p. 197-198.

61. *Ibid.*, p. 200 : « Il y en avait toujours un ou deux de cabés [= tués], il y en avait des éborgnés, des autres qui avaient les bras cassés, les guibolles éreintées, le nez écrabouillé, les oreilles arrachées ; quant à savoir celui ou ceusses qui avaient tué, jamais, jamais on ne l'a su et tous les ans, pendant cent ans et plus, il y en a eu au moins un d'esquinté par fête patronale. Quand il n'y avait point de morts, nos vieux disaient : "Nous n'avons pas *bien fait la fête !*" C'était des bougres, et tous y allaient, tous se battaient, les jeunes comme les vieux ; c'était le bon temps ; plus tard ça n'a plus été que les conscrits qui se rossaient le jour du tirage au sort et du conseil de révision, et maintenant... maintenant il n'y a plus que nous pour défendre l'honneur de Longeverne. C'est triste d'y songer ! ».

62. L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, p. 171 (la formule conclut l'exposé des origines de la guerre).

enfants par l'expérience de la guerre. Elle est donc aussi implacable qu'interminable, car les enfants, signale Pergaud, comprennent « de fort bonne heure » une « vérité primordiale » à propos des adultes : « l'essentiel est de ne pas se faire prendre !... »⁶³. Il faut par conséquent lutter jusqu'à la victoire. Pergaud, commentant son roman par les souvenirs de sa propre enfance, souligne qu'en elle dominait l'entreprise guerrière. Les « jeux » qu'ils pratiquaient « en dehors des batailles » – « jouer aux barres et aux brigands, même aux billes » – n'étaient que des « pis-aller » face aux « plaisirs violents qui avaient des rapports avec la Grande Guerre » et qui seuls « plaisaient vraiment »⁶⁴. Beaucoup sont tentés de minimiser le pessimisme de *La guerre des boutons*. Yves Robert affirme ainsi, à l'occasion de la sortie de son film, que si « les deux bandes d'enfants rivales se détestent, se battent », le véritable ennemi est néanmoins « le grand »⁶⁵. Et François Boyer appuie cette interprétation : les « deux collectivités [...] se haïssent ou plutôt font semblant de se haïr »⁶⁶. Les batailles, les coups et les vengeances, jusques aux violences perpétrées et subies, sont à l'évidence mis en scène dans un style « gaulois, épique et rabelaisien » et propre à provoquer « ce grand rire joyeux qui devait secouer les tripes de nos pères »⁶⁷. La « vie d'enfant » que restitue son écriture, comme celle de l'enfance de Pergaud, n'en est pas moins une « vie enthousiaste et brutale de vigoureux sauvages dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque »⁶⁸. Livrée à elle-même, l'expérience des enfants s'avère intimement guerrière. Même ressaisie dans son indépendance, elle perpétue la violence adulte autant que celle de l'enfance, et annonce peut-être d'autres guerres à venir.

La fin du roman donne un aperçu de la leçon tirée par les enfants du châtiment subi. « Tout de même, des parents comme les nôtres, c'est pas rigolo ! Ils sont charognes au fond, tout comme si, eux, ils n'en avaient pas fait autant ! », commente Gambette⁶⁹. Et il ajoute : « Et dire qu'ils se figurent, maintenant qu'ils nous ont bien tanné la peau, que tout est passé et qu'on ne songera plus à recommencer » – ce que Lebrac confirme vigoureusement : « [...] est-ce qu'ils nous prennent pour des c... ? »⁷⁰. Les enfants ayant hérité des guerres de leurs parents ont été durement réprimés par des anciens combattants qui ne se privent pas, devenus adultes, de se féliciter de leurs exploits. Leur monde s'oppose à celui des grands *parce qu'il* en hérite sa structure et sa substance et parce qu'il la lui transmet. De là la leçon mélancolique qu'en tire La Crique, qui devine que le monde des enfants n'a pas

63. L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, p. 168.

64. *Ibid.*, p. 174.

65. Y. Robert, dans *Portrait souvenir : Louis Pergaud*.

66. *Ibid.* De même, le vol des boutons ne serait « pas tellement le symbole de la dégradation militaire », mais une utilisation de la violence des adultes : « comme dit Lebrac, poursuit Yves Robert, le rosser, c'est bien, mais le faire rosser par ses parents, c'est mieux » (la citation est tirée des *Petits gars des champs*, p. 172).

67. L. Pergaud, *La guerre des boutons*, p. 9.

68. *Ibid.*

69. *Ibid.*, p. 249.

70. *Ibid.*

d'autre avenir que celui des adultes : « Dire que, quand nous serons grands, nous serons peut-être aussi bêtes qu'eux ! »⁷¹.

Les remarques qui précèdent ne démontrent rien, car ce roman ne veut illustrer aucune "thèse". Pergaud n'a voulu décrire et raconter que des faits et gestes. Une œuvre littéraire, du reste, ne démontre ni ne procède par concepts – sauf à échouer. Plus radicale, elle révèle, présente et expose : elle fait *voir*.

Son livre montre, comme en passant, une "éducation" prise dans une triple guerre : guerre des adultes contre les enfants, guerre des petits contre les grands, guerre entre les enfants. Le genre épique, en grandissant les exploits et les sentiments collectifs des héros pris dans ce conflit, en porte au sublime les réalités infimes et ordinaires. Et de là peut-être un effet de comique autant que de tragique, au tableau d'une éducation moderne retournée contre elle-même. Car *La guerre des boutons* offre un récit *pessimiste* : la guerre des petits contre les grands, qui répond à celle des grands contre les petits, est sinon totale, du moins perpétuelle. Mais il y a plus. La structure polémique de l'expérience de l'enfant en dévoile l'origine : *Polemos* est père et enfant des grands et des petits. Elle est constitutive de la configuration intérieure des deux mondes et de leurs relations, parce qu'ils ne font en réalité qu'un. Certes, c'est presque en secret que le passé oriente le présent enfantin vers un futur prétendant se soustraire à son destin. Mais il ne peut lui échapper : l'éducation reproduit dans l'enfant la fatalité dont elle prétend le libérer. Le sens commun des parents s'y soumet, autant que les lumières de la science et de la pédagogie. Car la guerre ne tient nullement à l'empêchement provisoire d'une harmonie entre petits et grands. Elle inclut dans ses armes jusqu'à la rationalité des modernes qui promettait de l'en émanciper. L'idée romantique d'une enfance à libérer de la perversion adulte se trouve confirmée autant que raillée, et, avec elle, tant la valorisation moderne d'un progrès humain que la critique – anti-moderne et pessimiste – de la modernité. La guerre qui la traverse n'y est pas une tare artificielle. Elle est sa *nature*, certes héritée, mais devenue spontanée à force de s'être invétérée. C'est pourquoi le récit épique de cette guerre est aussi celui, comique, de son origine et de sa reproduction. Le rire provoqué à la vue d'une expérience de l'enfance à la fois séparée et issue de celle à laquelle elle s'oppose témoigne d'une compréhension renouvelée de son monde. Le roman de Pergaud dévoile une expérience commune – dans le moment de son échec : petits et grands, dans cette peinture aussi moderne, par l'attention qu'elle manifeste vis-à-vis de l'enfance, qu'anti-moderne par le pessimisme qui la traverse à l'égard des vertus de la modernité, vivent les uns *contre* les autres, ils s'unissent par le *polemos* qui les enfante et les oppose.

Éric DUBREUCQ

Logiques de l'Agir (UR 2274)

INSPÉ – Université de Strasbourg

71. *Ibid.*, p. 251.